

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande
Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande
Band: 64 (1928)
Heft: 21

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ÉDUCATEUR

DIEU

HUMANITÉ

PATRIE

SOMMAIRE : D^r FRANKEN : *L'autre sélection.* — PAUL HENCHOZ : *Centres d'intérêt et simplifications.* — H. BAUDRAZ : *Ranime la flamme.* — CH. LUGEON : *Une classe dite de pré-apprentissage pour enfants retardés (suite).* — L. B. : *L'Institut J.-J. Rousseau à la Saffa.* — PARTIE PRATIQUE : C. GTY : *Classes à trois degrés.*

L'AUTRE SÉLECTION

Ma force s'accomplit dans ta faiblesse.

Nous avons tous été élevés dans l'idée darwinienne de la sélection par suprématie du plus fort ou plus exactement du plus apte. Cette notion, qui fit jadis couler beaucoup d'encre, est si bien entrée dans nos habitudes mentales qu'on la retrouve sans cesse.

Non certes qu'elle ne fût point auparavant une réalité ; mais il en est de certaines lois humaines comme de telle explication géologique nous faisant toucher du doigt les restes d'une époque disparue : une fois l'attention dirigée de ce côté, chaque jour nous révèle une preuve nouvelle ; dans le paysage, une explication d'ensemble donne la vie qui relie le passé à l'avenir.

Qui oserait nier l'existence de cette sélection, prolongement évident des luttes ancestrales, dont la vie des peuples comme celle des individus nous fournit tant d'exemples ? Un peuple, comme un individu, connaît ce dur dilemme : ou s'adapter, ou disparaître, être fort, plus fort, plus intelligent, plus souple, ou laisser la place à d'autres. Il serait sot de vouloir faire de l'homme un être s'affranchissant entièrement des luttes de la sélection d'où sont sorties toutes les espèces vivantes. Ni la fleur adaptée à son sol, ni l'animal adapté à son climat n'ont échappé à cette loi qui est pour chacun d'eux le rappel bienfaisant du passé. Lente ascension du devenir, humble généalogie où la perfection sort de l'imperfection, où l'enfant bénéficie de l'effort des parents, où le présent lutte et meurt pour renaître dans un avenir qui l'ignorera...

Tout cela est si vrai qu'il a semblé possible désormais de tracer une science qui fournirait un fil conducteur en hygiène, en puériculture, en éducation et jusque très loin dans la conduite de la vie. Il en est même résulté un terme nouveau dont aiment à se servir ceux qui ont ouvert cette voie ; ils parlent « d'élevage

humain », comme parlent les syndicats qui s'occupent de la race tachetée et de la production laitière. Ces savants hygiénistes pensent donc que le triage des désirables et des indésirables dans l'espèce humaine peut se faire sur cette base vétérinaire : parents bons, bien portants, aisés sans doute, heureux probablement — enfants bons, sains, aisés, heureux sans doute ; parents très bien, enfants très bien aussi ; parents médiocres, enfants médiocres.

Si tout cela est vrai sans retouche, on en arrive logiquement aux deux catégories d'humanité-type qui ne peuvent aller qu'en s'accroissant, et dont l'hygiéniste armé du glaive de la science sera le souverain sacrificateur. Supprimer l'une pour répandre l'autre, voilà quel serait donc le rôle de l'hygiéniste futur. Le bon engendrant l'excellent et le mauvais le pire, quoi de plus logique, quoi de plus évident que de sacrifier l'une des catégories pour développer l'autre ? Le physiologiste Arthus a fait remarquer que lorsqu'un savant dit : « Il est évident que... », il est de toute nécessité de passer son affirmation au crible d'une critique serrée qui souvent révélera une lacune ou quelque grave erreur. Or la conclusion « évidente » de notre raisonnement est précisément fautive, scientifiquement fautive, ou tout au moins inexacte. C'est même là un de ces nœuds de la science où les différents domaines de la pensée rappellent à celui qui en pourrait douter que rien n'est simple lorsqu'on touche aux lois de la vie.

C'est une grave erreur de diviser l'humanité en deux catégories : celle des forts constituant l'élite et celle des faibles plus ou moins accablés de tares, formant déchet. Toute force a sa faiblesse et toute faiblesse peut être source de force. Un homme fort risque beaucoup de se contenter de ce qu'il est ; il ne progresse pas parce qu'il ne souffre pas. Ses limites sont l'égoïsme et l'orgueil. Comme tout lui a été donné, il ne cherchera rien, il n'aura donc la joie d'aucune découverte.

L'homme imparfait a l'immense supériorité de la souffrance que lui causent ses imperfections. C'est elle seule qui peut ouvrir la porte de fer des égoïsmes, rendre la leçon mauvaise pour soi bonne pour autrui. L'homme malade désire la santé, l'homme malheureux désire le bonheur ; l'homme imparfait ou faible désire la perfection ou la force. Or c'est le désir bien plus que le contentement qui donne l'élan vers le mieux.

Il y a donc dans le monde une autre loi qui vient compléter et corriger celle de Darwin, c'est celle des compensations, si bien mise en lumière par Emerson. Il en résulte une « autre sélection »

qui ouvre des horizons admirables en éducation et en hygiène. Tout homme peut être utile. Si misérable soit-il, si déshérité en apparence, il peut, s'il se réveille, faire de grandes choses ou contribuer indirectement à leur éclosion. Sur le fumier peut germer une fleur ; quel exemple plus frappant que Beethoven, génial enfant d'un alcoolique, affligé par ailleurs de sérieuses tares physiques ? C'est du reste une chose qui m'a toujours frappé, et que les conférenciers antialcooliques omettent de signaler à leurs auditeurs, que ces beaux exemples de réaction contre l'hérédité, de lutte contre la mauvaise bête ; que de beaux types, au lieu des tarés de la prophétie purement darwinienne !

Est-ce un déchet de l'humanité que cette élite de malades qui ont oublié un peu la misère de leur défroque pour se consacrer aux travaux de l'esprit ? Comparez un peu la vie spirituelle d'un Calvin, d'un Jean-Marie Guyau, d'un Henri Warnery, d'un Duchosal, d'un docteur Olivier avec celle de la majeure partie des bien portants ! C'est là, me direz-vous, une infime minorité. L'épine douloureuse serait-elle donc indispensable à l'éclosion de leur vocation ? Ici, chacun gardera sa conviction intime ; les uns diront : malgré ; les autres : parce que ; mais chacun devra convenir que la faiblesse physique n'a point empêché l'éclosion d'une force, alors que la sélection physique annonçait une faiblesse, l'éclosion d'une élite alors qu'on se serait attendu à un déchet.

Et nos critères d'élimination, dans toutes les branches de l'instruction, ne sont-ils pas entachés de cette erreur qui conduit par le pharisaïsme des forts orgueilleux à l'élimination des humbles compréhensifs ? Est-on bien sûr, avec le raffinage excessif des élites, de ne pas laisser partir l'élite dans les déchets ? Ne commet-on pas la même erreur que firent les chimistes qui voulurent connaître la nature chimique des ferments ? Précipitant, dissolvant, raffinant et filtrant, ils finirent par s'apercevoir que l'élément vivifiant, le ferment actif était resté dans l'impureté, dans le déchet qu'ils avaient éliminé.

L'école actuelle veut faire du triage précoce et, d'emblée, juger la vocation alors qu'elle n'est encore que latente ; elle risque fort de se tromper. En poussant à l'extrême la sélection des plus forts, ou plus exactement des plus aptes, elle méconnaît justement la force étonnante qui sommeille chez certains. Ce « ferment », ce rien du tout que l'homme fort piétine, ce sera peut-être le génie de demain, la foi qui transporte les montagnes, la vision de beauté qui élèvera les foules, la découverte imprévue qui surgira, chan-

geant la face des choses et la vie des hommes solidement assis dans leurs critères. Eh ! oui ; il est bien probable que dans l'école actuelle Pasteur n'eût pas été admis à continuer ses études de science, parce que son esprit réfléchi, un peu lent même, avait eu il y a quelque trois quarts de siècle déjà, quelque peine à en venir à bout. Qui sait si ce n'est pas justement à cause de cette lenteur, à cause de ce léger obstacle intérieur que des esprits de cette valeur ont acquis plus tard leur plein rendement en continuant l'effort au delà du résultat immédiat ? Une imperfection partielle serait en quelque sorte nécessaire à l'éclosion d'une qualité. Démos-thène ne fut-il pas affligé d'une difficulté de prononciation ? Peut-être que ce fut un précieux stimulant à son éloquence.

L'éducateur, esprit accompli, chargé de diriger la génération montante, doit se défier de sa force, de son arithmétique, de sa tendance au cumul des caractères prévus dans des familles prédestinées. Au moment de pousser, ou de laisser glisser dans la médecine, le pastorat ou l'enseignement un de ces élus de père en fils, ou de refouler d'une de ces professions un élève moins brillant, qu'il se souvienne de l'admirable loi des compensations qui corrige et redresse ce que la sélection par la lutte pour l'existence avait semblé dominer.

Le docteur Bourget, le spirituel auteur des « Beaux dimanches », le spécialiste couru au temps où Lausanne était la Mecque médicale, était, paraît-il, un collégien des plus médiocres. Et pourtant cette fleur de l'esprit vaudois eut le temps de s'épanouir et de rendre à l'enseignement officiel en célébrité ce que celui-ci lui avait prêté en confiance. Roux, notre grand Roux, le chirurgien, aimait à raconter comment, à son entrée au laboratoire de microscopie, la première fois qu'il avait saisi les fines lamelles de verre, il en avait écrasé dix ; et comment le professeur lui avait dit avec pas mal d'ironie : « Ceci ne se saisit pas comme les cornes d'une charrue ! » Dans la suite le maître fut obligé de reconnaître que cet élève avait précisément la main la plus légère.

Dans la profession admirable entre toutes de maître d'école, sont-ce les premiers de classe qui donnent toujours les meilleurs instituteurs ? Non, certes. Ici plus que jamais c'est la loi des compensations qui l'emporte sur celle de la sélection des plus forts, le plus apte étant assez souvent celui qui le paraissait le moins. Cela est du reste plausible : pour enseigner, il faut aimer l'élève avec la véritable compréhension de tous les obstacles auxquels il se heurte, y compris la difficulté d'apprendre. J'ai eu le privilège

de connaître un de ces maîtres, orphelin, élevé par sa commune, enfant de santé délicate, et qui fit ses études péniblement contre l'avis de ceux qui l'entouraient. Eh bien ! cet homme-là, par sa bonté envers les élèves déshérités, les enfants placés, par sa compréhension de la santé, par son intérêt pour sa classe, se trouve être l'un des hommes les plus utiles de sa profession.

Et tout ceci, pourquoi le relever ? justement pour dire : halte-là ! à ceux qui voudraient perfectionner le monde en appliquant le système des sélections jusqu'à sa perfection. A ces intellectuels il faut crier : casse-cou ! Leur intelligence les trompe. L'orgueil et l'égoïsme qui en résultent sont peut-être les pires ennemis du progrès.

En éducation comme dans toutes les études, faisons confiance aux humbles. Se sentant imparfaits, ils abordent les domaines qui leur seront confiés avec modestie et respect. Comparant leur labeur à la carrière stérile des arrivistes et des propres justes, on sera tenté de dire que l'imperfection, c'est ce qui empêche le bien de faire du mal.

A côté de la grande sélection des forts, qui a régi l'humanité à ses origines, il se fait jour quelque autre sélection qui corrige la première et, opposant la faiblesse à la force, trouve son triomphe dans la durée, critère suprême des vérités. Entre ces deux tendances contraires et également vraies, où donc est l'équilibre ?

Entre deux forces contraires, comme entre les deux fléaux d'une balance romaine, l'équilibre est souvent voisin d'un des extrêmes. Si donc le milieu juste est rarement au juste milieu, je me demande s'il n'est pas plus voisin d'Emerson que de Darwin ?

D^r FRANKEN, méd. à Begnins.

CENTRES D'INTÉRÊT ET SIMPLIFICATIONS ¹.

Je concluais mon précédent article en disant que la méthode dite des « centres d'intérêt » est au fond d'une application facile en principe, mais que dans notre organisation scolaire actuelle elle exige certaines conditions préalables.

La première, la plus importante, et qui ne dépend que de nous, maîtres et autorités de surveillance et de direction, c'est que nous ne poussions pas nous-mêmes l'enfant à papillonner, que nous ne l'obligions pas à disperser son intérêt, à émettre son activité en de multiples travaux dans un espace de temps à peine suffisant à un bon ouvrier pour faire un seul travail. Et c'est précisément ce que nous faisons de gaité de cœur, que dis-je, féroce, à moins que ce ne soit qu'inconsciemment. Notre seule excuse c'est que l'enfant

¹ Voir *Educateur* N° 20.

étant plus sensible que l'adulte à la fatigue intellectuelle, nous craignons de le fatiguer en le laissant poursuivre la même étude ou le même travail au delà des trois quarts d'heure réglementaires. Nous le fatiguons bien davantage avec nos perpétuels changements, et nous avec lui. Et nous ne nous apercevons pas que nous établissons ainsi, par notre propre faute, une atmosphère de tension permanente, d'agitation, d'inquiétude même, ambiance la moins favorable qui soit pour l'exécution d'un bon travail et pour l'acquisition de bonnes habitudes de travail, ce qui est beaucoup plus important. Et puis nous viendrons ensuite reprocher à nos jeunes gens qu'ils sont incapables de fournir un effort prolongé ? Ce n'est pas juste.

Vous me direz que j'exagère, que je peins le diable à la muraille. Ecoutez ce que dit le *Bulletin officiel vaudois* :

« En temps ordinaire la compénétration des divers enseignements est plutôt occasionnelle, et trop souvent les connaissances, séparées comme par des cloisons étanches, restent fragmentaires, meublent et encombrant l'esprit sans le forger et le fortifier. L'enfant passe brusquement d'une discipline à l'autre, et son attention heurtée, déconcertée, s'émiette et se disperse. »

Comment pourrait-il en être autrement avec une répartition du programme qui oblige à loger dans la même semaine trente-six sujets disparates presque sans lien entre eux. A cet égard le tableau des leçons publié dernièrement dans *l'Éducateur* est particulièrement suggestif. Il faut le lire si l'on veut se rendre compte de ce que l'on peut mettre à l'horaire hebdomadaire dans une classe à trois degrés. C'est un vrai tour de force. Et encore ce tableau ne nous fait voir que les titres ; seuls les maîtres qui ont derrière eux de nombreuses années de pratique savent ce qu'il faut y lire entre les lignes pour tout ce qui concerne le français, l'arithmétique et les leçons d'histoire, de géographie et de sciences, et cela pour les trois degrés. « C'est fou » dirait ma fille, qui connaît pourtant ce que peut être le surmenage des études au Gymnase. Je crois que c'est la conclusion à laquelle arriveront aussi ceux qui, dans cinquante ans, ou cent — on a bien le temps — étudieront de près notre organisation scolaire actuelle.

C'est pourquoi j'estime que la modification et la simplification de l'horaire est indispensable pour permettre l'application sérieuse et rationnelle du principe des centres d'intérêt.

Au risque de me faire passer pour pédant je veux dire encore deux mots sur l'autre aspect de ce principe.

Le *centre*, c'est d'abord le *juste milieu*, ce juste milieu auquel il est si difficile de se tenir lorsque toutes sortes d'attractions, ou de distractions, vous sollicitent de la périphérie. N'est-ce pas l'idéal auquel il faut sans cesse revenir, parce que c'est lui qui nous rappelle au sentiment de la *juste mesure*.

Le centre, c'est le *cœur* et le *foyer*, dispensateurs de vie, de force et de lumière. S'habituer à aborder d'emblée le cœur de la question qui se pose, de la difficulté qui se présente au lieu de se perdre dans le réseau inextricable des menus détails ; quelle simplification ! Revenir toujours au foyer, quel repos !

Le centre, c'est aussi la *broche*. Pour un éducateur, « fendre la broche » est encore plus difficile que pour un tireur. Et cependant celui-ci s'y exerce

sans cesse, et quand il est devant sa cible, il ne voit et ne vise qu'elle. Faisons comme lui, et l'application du principe des « centres d'intérêt » nous aidera sûrement à fendre la broche plus souvent.

Le centre implique l'équilibre ; tous les points de la circonférence en sont également rapprochés, et il les retient tous dans son orbite, comme le soleil le fait pour les planètes issues de lui. Comme le soleil, le centre d'intérêt rayonne lumière et chaleur et engendre la vie. Plus nous augmenterons la force d'attraction des sujets d'étude que nous offrons à la curiosité et à l'activité de l'enfant, mieux nous stimulerons cette activité. Tandis que si le foyer est trop faible, c'est la force centrifuge qui l'emporte et qui entraîne la dispersion et l'éparpillement. Ce phénomène se passe, vous le savez, dans bien d'autres domaines qu'en les espaces célestes. Mais il est aussi évident que la multiplication des foyers attractifs amène inévitablement une diminution correspondante de puissance. La quantité affaiblit la qualité.

A vouloir multiplier les centres d'intérêt, même les plus chauds et les plus vivants, nous arriverions inmanquablement à provoquer des conflits d'intérêts divergents, la confusion et le chaos. C'est ici que nous touchons à un côté du problème que l'on a très peu envisagé : la question, toujours posée et jamais résolue véritablement, des *simplifications*. J'y ajouterai celle de l'élimination de ce qui est sans intérêt, et par là je veux dire sans valeur réelle et permanente, sans profit pour le développement des facultés de l'intelligence et du cœur, sans utilité positive, dans le domaine spirituel aussi bien que dans le domaine matériel. Les sources d'intérêt abondent. Mais il en est beaucoup qui ne sont que des étoiles filantes. Que de poids morts dans le bagage intellectuel dont nous voulons à toute force charger nos élèves ; que d'impressions fugitives nous faisons passer devant leurs yeux, plus éblouis qu'éclairés. Ce n'est pas une raison parce que l'enfant s'intéresse à tout pour lui parler de tout. C'est au contraire le meilleur moyen de voir se réaliser l'adage populaire : « Un clou chasse l'autre » ; et cette opération, plutôt fastidieuse, ne laisse généralement comme résultat tangible... qu'un trou. Ce n'est pas la mémorisation mécanique, que l'on recommence à prôner après l'avoir honnie, qui remplira sérieusement tous ces trous ; elle les masquera peut-être, mais c'est tout.

A plus forte raison, il est parfaitement inutile de présenter à l'enfant ce qui n'a pas d'intérêt pour lui, pas plus d'intérêt immédiat que d'intérêt futur ; c'est non seulement une erreur pédagogique, c'est une mauvaise action. Afin de dégager les grands centres d'intérêt, ceux qui sont susceptibles de rayonner le plus de lumière et de force, supprimons résolument les foyers mornes et froids qui ne dégagent que de l'ennui.

Le pasteur Charles Wagner, qui fut un pédagogue et un entraîneur de premier ordre, a écrit tout un livre pour vanter les bienfaits et proclamer la nécessité de « La vie simple ». Qui donnera à l'école, non pas une dissertation sur les avantages de l'action simple, mais la simplification elle-même qui nous est nécessaire si nous voulons aller de l'avant et réaliser les progrès que l'on nous demande ? Cette condition est indispensable à la réalisation fructueuse du principe des centres d'intérêt. Le domaine de l'enseignement est devenu une véritable forêt ; il y a beaucoup de broussin sur les arbres et passablement de broussailles

sur le sol. Il faut porter le fer dans ce taillis, précisément pour dégager les grands arbres, les seuls qui donnent à la forêt sa beauté et sa valeur. Dans les clairières, il y aura de nouveau de la place pour les fleurettes ; et nous avons besoin de fleurs autant que de bois.

PAUL HENCHOZ.

RANIMER LA FLAMME

Toute personne qui enseigne est exposée, au bout d'un certain nombre d'années de pratique, à tomber dans une sorte de routine. On se fait une méthode personnelle dans les diverses branches qu'on enseigne pour n'en plus guère sortir. Il finit par en naître un ennui et une lassitude qu'il faut secouer de temps en temps sous peine de perdre tout goût à son travail. L'enthousiasme du début, s'il a existé, se transforme petit à petit, en un laisser-aller qui annule d'avance les résultats chez l'écolier. C'est le cas plus particulièrement pour le maître isolé auquel de rares occasions, si ce n'est aucune, sont offertes de ranimer l'intérêt au travail.

Je vais essayer d'examiner dans ces quelques lignes quels sont les stimulants à la disposition du corps enseignant dans le canton de Vaud et quelques autres qui pourraient y être ajoutés sans beaucoup de frais et sans grands changements dans notre organisation actuelle.

L'instituteur primaire a une tâche fort pénible qui provient du grand nombre d'élèves, de leur différence d'âge et de développement. La discipline lui impose une tension d'esprit qui distrait une partie de son énergie et diminue son activité intellectuelle. Cette première difficulté ne se résoud qu'après une pratique de plusieurs années. Quelques maîtres arrivent à une discipline si grande, qu'elle se maintient sans aucun effort apparent.

Mais il y a un problème qui n'aura, semble-t-il, pas de solution, c'est l'obligation d'enseigner des disciplines très diverses : arithmétique, géographie, histoire, français, pour ne citer que les principales. « L'instituteur doit être spécialisé dans tout », me disait un jour, en riant, un professeur d'université. Façon amusante d'exprimer un état de fait qui n'est que trop réel. On dira sans doute, — à la campagne on le croit ferme, — que pour enseigner des notions élémentaires, il n'est pas nécessaire de posséder un bagage intellectuel bien considérable. Cela n'est pas très vrai, car ces éléments exigent une science qui dépasse de beaucoup la matière à traiter. Le temps me manque pour entrer ici dans beaucoup de détails. Les notions de géométrie, de dessin, de chant, demanderaient pourtant une science profonde de ces branches, sans quoi les résultats sont compromis par un faux départ.

Est-ce à dire que le remède à cet état de chose est inexistant ? Que nenni ! Il sera examiné tout à l'heure.

Pour ce qui concerne la méthode, nous sommes obligés de constater que l'instituteur vit trop pour lui-même. Dans combien de bâtiments d'école, des maîtres n'enseignent-ils pas porte à porte en ignorant mutuellement, pendant des années, leurs méthodes particulières ! Quel bienfait ne recueilleraient-ils pas en ne se bornant point à échanger quelques impressions, mais à s'entendre réciproquement donner des leçons !

On m'objectera : « Il y a les conférences de district et de cercle, où le corps enseignant peut échanger ses idées sur les sujets pédagogiques les plus divers ! »

Les conférences de district se réunissent, il est vrai, chaque année, pour discuter des sujets incontestablement intéressants. Un rapporteur est désigné ; il prépare un « rapport » étudié au plus près de sa conscience où apparaissent le fruit de ses expériences, si toutefois il ne débute pas dans la carrière. Le travail se termine par des conclusions résumant les thèses essentielles. Souvent celles-ci écourtent ou suppriment une discussion générale. Si celle-ci, amorcée par un président habile, prend quelque ampleur, le nombre des participants est trop grand pour qu'un nombre suffisant de maîtres y prennent part. Et ne sont-ce pas toujours les mêmes qui parlent ? Les timides, les réservés, ceux qui ne se sentent pas la parole facile se taisent prudemment. Et pourtant que de choses intéressantes n'auraient-ils pas à dire !

Depuis quelques années, les conférences de cercle réunissent un nombre restreint de maîtres. On y entend une leçon donnée à une classe d'élèves. On y discute abondamment. Il s'y fait du bon travail, à condition toutefois que les élèves n'aient pas été chauffés à blanc et ne donnent pas leurs réponses avant même que le maître ait fini d'énoncer ses questions. Telles qu'elles ont été instituées depuis quelques années, elles sont un moyen excellent d'échange d'idées pédagogiques. Il faut féliciter le Département de l'Instruction publique de les avoir réorganisées sur ce pied, et on ne peut que leur souhaiter longue vie. Elles sont précieuses pour « ranimer la flamme. »

A mon point de vue, je ne crois pas les conférences de district ou de cercle suffisantes à stimuler l'esprit d'initiative. Elles représentent un échange d'idées trop rapide pour qu'il en reste beaucoup. Il faudrait faire un pas de plus : autoriser les maîtres à assister de temps à autre aux leçons de leurs collègues, non pas une heure, mais un ou deux jours. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourraient s'initier à des petits moyens, je dirai presque des petits « trucs » d'enseignement qui n'ont l'air de rien, mais qui sont gros de conséquence pour la bonne marche d'une classe.

On se heurterait vraisemblablement à plus d'une difficulté, notamment à celle-ci : Quels seraient les instituteurs choisis pour accueillir dans leur classe des maîtres cherchant à s'initier à des procédés nouveaux ? Ce choix serait laissé libre. Ne sait-on pas que quelques-uns d'entre eux sont particulièrement ingénieux. Ils ne refuseraient certainement pas à faire bénéficier autrui du produit de leurs recherches. Ils le feraient sans amour-propre de leur part, mais tout heureux de rendre service. Ces maîtres-là ont beau répandre leurs idées par la parole ou par la plume, rien ne peut être plus avantageux à autrui que de les voir à l'œuvre dans leur milieu d'activité.

L'École normale de Lausanne a tenté un effort dans ce sens. Non contente de faire passer ses élèves dans des classes d'application, qui restent et resteront toujours, en une certaine mesure, des classes un peu spéciales, elles les envoient dans quelques classes du canton pour voir travailler des membres du corps enseignant qui ont l'esprit de recherche et qui se sont constitué un matériel d'enseignement important. On ne peut que féliciter la direction de l'école de

cette initiative. Les impressions reçues marqueront certainement pour quelques élèves au cours de leurs études. Mais combien plus profitables seraient encore des échanges entre deux maîtres qui auraient quelques années de pratique ? Pourquoi des essais ne seraient-ils pas tentés dans ce sens ? Les inspecteurs et directeurs d'école tirent grand profit pour eux-mêmes de ce qu'ils voient dans les classes dont ils ont la surveillance. Pourquoi ceux qui sont directement à la brèche ne profiteraient-ils pas du contact de leurs collègues ?

S'il s'agit maintenant du développement intellectuel des maîtres et de l'enrichissement de leur bagage scientifique, on touche à un point faible de notre organisation actuelle. Quels moyens possède-t-on dans ce domaine ? Il y a évidemment les lectures personnelles. L'instituteur qui n'en ferait pas verrait petit à petit son horizon se rétrécir à un point tel qu'il n'en « saurait » pas beaucoup plus que ses bons élèves. La préparation indirecte des leçons, indispensable à qui veut être intéressant, se fait par une documentation en dehors des manuels scolaires. A cet égard, l'institution de bibliothèques de maîtres me paraît répondre à un besoin pressant. Elles existent, mais dans quelle mesure ? Je ne saurais y répondre. Chacun peut en tout cas puiser largement à la bibliothèque du musée scolaire cantonal.

Et pourtant les lectures ne suffisent pas à « ranimer la flamme. » La lettre ne saurait remplacer le contact d'homme à homme.

Durant une carrière pédagogique, non seulement les méthodes évoluent ou naissent : école active, montessorisme, centres d'intérêt, mais les sciences progressent et font des découvertes. La physique a fait des pas tels que l'enseignement que nous avons reçu à l'École normale est faux ou incomplet dans plusieurs de ses parties ; la géographie politique a subi des transformations profondes (nous autres de 40-50 ans ne savons plus la géographie de l'Europe ; le visage de ce continent ne nous est plus familier) ; l'histoire se place à d'autres points de vue que dans un passé récent ; elle devient plus universelle parce que les pays ne peuvent plus vivre sans se pénétrer. La gymnastique cherche à devenir plus rationnelle ; elle tient compte de plus en plus des avis des physiologistes et des médecins. Les « exercices » actuels se modifient profondément. L'étude de la musique devient plus scientifique ; elle se base sur une solfiation de plus en plus intense. Il n'y a pas jusqu'à l'enseignement de l'écriture qui ne voie s'ouvrir des perspectives nouvelles. Bref, l'instituteur d'âge mûr ne tarde pas à s'apercevoir qu'il date ; son infériorité vis-à-vis des jeunes devient manifeste. Il en souffre. Prendra-t-on son parti de cet état de choses ? Non, puisqu'il y a des remèdes. Il est du devoir de ceux qui ont la responsabilité de l'enseignement public de prendre des mesures.

Certains l'ont déjà été, mais dans une étendue trop restreinte. Le Département de l'Instruction publique organise et a organisé des cours de gymnastique, des cours de dessin ; il assure la préparation scientifique des maîtres de classes primaires supérieures par des cours de mathématiques, de sciences, d'allemand et de littérature. Mais les maîtres de l'enseignement primaire ne « voient pas leur flamme ranimée » assez souvent.

Si le maître primaire a une culture en étendue, celle-ci est forcément super-

ficielle. Il a donc d'autant plus besoin d'entrer en contact avec des spécialistes. On ne s'arrêtera point à des branches d'ordre secondaire : gymnastique, dessin ; ce serait méconnaître ce qui fait le centre du programme primaire, le français, l'arithmétique, les sciences, la géographie et l'histoire. L'Etat aura donc à cœur de charger des professeurs qualifiés dans ces branches de donner au corps enseignant des cours régionaux de trois ou quatre jours. L'esprit de culture s'infiltrera petit à petit en lui et ranimera l'enthousiasme toujours porté à s'éteindre, en attendant que des études plus approfondies à l'École normale lui donnent une préparation meilleure à sa tâche d'éveilleur d'intelligences. L'instituteur sera poussé à des lectures plus abondantes ; il cherchera à résoudre des problèmes dont il ignore aujourd'hui les données. Son enseignement s'en ressentira tout de suite. Plus solide sur des terrains qui devenaient de plus en plus mouvants, il pourra ouvrir à ses élèves des perspectives étendues. Leur niveau intellectuel s'en ressentira, car le proverbe qui dit : « Tel père, tel fils » peut s'appliquer à l'école, avec un léger changement de termes.

Il est temps de conclure. La préparation du corps enseignant a fait de sérieux progrès dans les derniers vingt ans. Il débute dans la carrière de mieux en mieux armé pour son importante et belle tâche. L'effort doit porter maintenant sur l'affermissement et l'approfondissement de sa culture pédagogique et scientifique. Les quelques suggestions faites au cours de cet article pourraient y contribuer si l'on voulait bien en tenter l'expérience.

H. BAUDRAZ.

UNE CLASSE DITE DE PRÉ-APPRENTISSAGE POUR ENFANTS RETARDÉS

Garçons de 15 ans (*Suite* ¹).

Préparation pratique à la profession.

Une présélection. — « On s'est beaucoup occupé de perfectionner les machines, les instruments, les outils matériels dont l'ouvrier fait usage dans les arts mécaniques. On s'est à peine occupé de perfectionner l'ouvrier lui-même. Et pourtant, ne fût-il considéré que comme un instrument, un outil, un moteur, il devrait être mis au premier rang entre tous les instruments, entre tous les agents mécaniques, parce qu'il a l'avantage inappréciable d'être un instrument qui s'observe et se corrige lui-même, un moteur qui s'arrête, qui se meut au gré de sa propre intelligence, et qui se perfectionne par la pensée non moins que par le travail. »

C'est ainsi que Charles Dupin, économiste de grande originalité, s'exprimait en 1829.

Après cent ans de développement économique et industriel, ce qui fut alors vérité n'est plus réel dans sa rigueur.

Si pendant longtemps l'attention s'est limitée aux agents physiques, aux objets extérieurs, sa tendance se dessine en affirmant son orientation vers le facteur humain, vers l'étude systématique du rôle que joue le « moteur humain » dans l'activité professionnelle. On perfectionne l'ouvrier, moteur primaire. L'Etat le prend en tant qu'apprenti, l'école le possède en tant qu'enfant.

¹ Voir *Educateur*, N° 20.

Reconnaissons avec intérêt et satisfaction les caractéristiques de la récente loi sur l'apprentissage, tout orientée vers l'instruction de l'apprenti, aujourd'hui l'enfant gâté de l'industrie et du commerce.

Relevons les tendances manifestes de la prochaine nouvelle loi scolaire, dont tels articles fixent les bases nouvelles de la préparation à la vie active de nos futures générations de jeunes garçons et jeunes filles, selon les besoins matériels du milieu géographique.

L'homme, moteur primaire, qui créa la machine, en est le serviteur, *mais il est avant tout l'esprit.*

Cette digression nous parut nécessaire ; on parle toujours de ce qu'on devrait faire, reconnaissons aussi ce qui se fait.

Trente garçons retardés seront donc pris au printemps par l'organisation scientifique du travail. Très tôt, la division du travail les sélectionnera ; la taylorisation s'appliquera à eux comme à tous ; mais nous savons aussi que : la volonté de s'appliquer selon ses forces à la production d'un certain travail ; la plus ou moins grande capacité d'exécuter le plus économiquement possible un travail donné ; la force physique, les aptitudes, seront aussi et surtout les agents de la sélection. Or, cette sélection, l'Etat la veut favorable pour tous, d'où la loi sur l'apprentissage. L'école qui est plus près considère l'adaptation rapide et le choix heureux de la vocation comme une *présélection* tendant à faire aimer le métier choisi en connaissance de ses exigences, et par là même à préparer le bonheur dans la vie par le travail gaîment consenti, voire désiré.

N'est-ce point là tout un programme, notre programme ?

La tâche nous est facilitée ; nos garçons aiment le travail manuel. Nous constatons chez bon nombre d'entre eux des aptitudes innées, un intérêt nettement marqué vers les manifestations physiques que nous comprenons comme la compensation inconsciente d'un refoulement imposé par les exigences de la vie en société, conditions que nous avons fixées dans notre dernier article.

C'est dans ces conditions que nous allons tenter la conversion, la sublimation, l'adaptation des instincts et des sentiments individuels égocentriques à la réalité de demain : la vie active.

Entrons dans nos ateliers.

Modelage. Le cours dure un trimestre, à raison de trois heures par semaine. A notre avis, cette discipline, modelage, passe avant toutes autres comme moyen d'éducation de la main ; rappelons un mot par nous avancé : il met des yeux au bout des doigts. Tout ce que la vue n'a pas saisi, le cerveau l'apprécie par l'organe du toucher : relief, courbure, poli, granulations, dimensions, proportions, etc.

K. ne réussit guère, c'est vrai ; il y a des solutions de continuité entre ses doigts et son cerveau ; il s'applique, peine, et conçoit des horreurs. Mais les deux L. sont des artistes, qui reproduisent exactement les fruits, feuilles, fleurs ; ramènent à la réalité les motifs d'une image, photographie, carte postale.

G. modèle : tomates, bananes, grenouilles, bas-reliefs avec dextérité, et J., qui a le sens du mouvement, se révèle dans la représentation de petits animaux, de feuilles tourmentées par la nature, de fleurs capricieuses.

En général, beaucoup d'intérêt et un minimum de boulettes fixées au plafond.

Notre programme qui poursuit avant tout l'éducation du bout des doigts, et non de la paume de la main, comprend le modelage de formes géométriques (sphères, cubes, pyramides ; la reproduction d'objets nature : oranges, pommes, poires, bananes, tomates, oiseaux, etc. ; la représentation sur socle de feuilles, fleurs, fruits ; la recherche de motifs décoratifs en bas-reliefs (feuilles, fruits, fleurs, groupement d'animaux).

Nous avons soin de peindre dans leurs couleurs naturelles les produits de notre industrie scolaire, après quoi une légère couche de vernis copal fixera la couleur et supprimera toute porosité.

Menuiserie. Trois trimestres, à raison de 3 heures par semaine.

Corroyage, exercices à la scie, assemblages interviennent dans la confection de nombreux objets qu'il est inutile d'énumérer ici. Le travail au ciseau, au bédane, nécessite et exige la coordination des mouvements simultanés des deux mains ; par là même il est éducatif, fait constater des lacunes et tend à les supprimer. Les deux frères B. et le jeune C., atteints de troubles nerveux très prononcés, furent longtemps incapables de mouvements bilatéraux ; lorsque la droite levait le maillet pour frapper, la gauche abandonnait le morceau de bois et s'élevait avec l'outil. Le coup était frappé sans garantie et les résultats étaient mauvais. A la fin de l'année, nos trois compagnons assemblaient normalement à tenons et mortaises.

S. au début était incapable d'enfoncer un clou ; non seulement le marteau frappait de côté, mais la gauche abandonnait son poste et promenait le clou au petit bonheur, voire en l'air. Cependant, S. y est arrivé ; il est vrai que comme entraînement il a aligné et enfoncé quelques kilos de clous.

Travaux sur métaux. Trois trimestres, 3 heures hebdomadaires. Le travail à la pince sur fil de fer éduquera la main à une pression régulière, et les travaux au poinçon exigeront précisément cette coordination de mouvements des deux mains, la recherche du coup frappé avec une force constante donnée. On lit en effet sur du laiton frappé comme dans un livre ; on constate les moments d'irrésolution, les temps de décision, les distractions. Travail à la lime, assemblages à rivets ; objets pratiques, objets d'art.

Constatons en passant le besoin inné du rythme dans le travail. Nos garçons le recherchent et l'appliquent d'autant plus volontiers que c'est une trouvaille à eux. Ils cadencent leurs coups de marteaux comme le paveur, le batteur de blé ; comme le fait encore l'homme primitif qui rythme son travail et l'accompagne de musique ou de chants appropriés, dans le but de combattre la monotonie et la fatigue, de rendre attrayante l'activité et d'augmenter le rendement.

Notre enseignement serait incomplet s'il ne s'intéressait qu'au développement de l'adresse manuelle, sans se préoccuper de certains principes susceptibles d'exercer une influence sur le rendement économique.

La disposition autour de soi des outils qu'on manie doit être organisée de façon à être la plus utile à la production. L'ordre dans l'outillage employé ; la proximité de l'outil pour la droite ou pour la gauche, selon que c'est telle ou

telle qui en a la direction. La suppression des gestes inutiles, la simplification des mouvements et la combinaison la plus pratique dans leur succession ; autant de détails qui ne sont point insignifiants. La superposition d'une infinité de petites économies de temps parvient à doubler la production totale de l'ouvrier ; il faut donc insister.

Insistons aussi sur le besoin du fini.

Pendant toute sa vie notre futur ouvrier verra croître son adresse manuelle ; à nous d'inculquer le goût de la bienfaisance, le désir du fini. Bains d'acides, la brûlure au bleu, au noir, la patine des métaux qui donne à nos objets cet aspect accueillant, gai, qui caractérise les produits de nos industries suisses et leur permet de concurrencer avec succès dans le marché mondial. Le goût de la bienfaisance est un élément trop important pour qu'on ignore cette condition de réussite.

(A suivre.)

CH. LUGEON.

L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU A LA SAFFA

Il y a quelques années l'Institut avait pris part avec entrain à l'Exposition genevoise du Travail féminin ; ses trois stands dans les sections de l'Enfant (Maison des Petits), de l'Education et du Travail social (orientation professionnelle) avaient été distingués par le jury qui avait bien voulu nous décerner une récompense. C'est que l'Institut est bien, en effet, entre autres choses, une école professionnelle pour femmes, où des centaines de jeunes filles de tous pays sont déjà venues se préparer à diverses carrières de l'éducation. En outre la part très considérable que des femmes ont prise, dès les débuts de l'Institut, aux recherches qui s'y font et à l'enseignement qui s'y donne mérite d'être mise en lumière : il ne faut laisser passer aucune occasion d'attirer l'attention du grand public sur le travail, admirable autant par ses résultats que par le dévouement qui l'inspire, de nos collaboratrices.

Nous n'avons donc pas hésité, cette fois aussi, à demander une place dans l'Exposition nationale suisse du Travail féminin, Mmes Giacomini, Viollier-Junod, Antipoff, Champod, ont pris beaucoup de peine pour faire quelque chose de parlant et d'intéressant, les organisatrices du Groupe de l'Education de leur côté ont réservé à notre stand un emplacement très favorable, à l'entrée même du pavillon. Grâce aux unes et aux autres, il n'est pas de visiteurs du groupe V qui n'ait eu ses regards attirés sur le travail de l'Institut. Merci très cordialement.

La variété de la clientèle féminine de l'Institut, la diversité des carrières auxquelles il prépare sont représentées de façon amusante : une vingtaine de poupées de bois, habillées en costumes de différents pays monte un immense escalier qui aboutit à Genève et à l'Institut J. J. Rousseau, dont la devise et la vignette se sont féminisées pour la circonstance : *Discat a puella magistra*. La liste des pays dont l'Institut a reçu des élèves femmes (on n'a tenu compte que de celles-là) au cours de ses seize années d'existence, est impressionnante : il y en a plus de quarante, des six parties du monde. Mais elles ne sont pas demeurées à l'Institut. Elles en redescendent vêtues de sobres uniformes (tout fantaisistes) dont une inscription nous explique que ce sont ceux des jardinières d'enfants, des orienteuses, des directrices d'écoles, bref des diverses professions auxquelles elles se sont préparées, sans oublier la tâche pédagogique

entre toutes de la mère de famille, qui, heureusement, est très en honneur encore parmi nos élèves.

Autour de cette procession de figurines, des inscriptions rappellent les principaux enseignements donnés à l'Institut, les divers services successivement créés sous son inspiration. Des graphiques, des manuscrits, des livres permettent de se faire une idée de la variété des recherches poursuivies par les professeurs et les élèves. On a pris soin ici de n'exposer que du travail féminin ; mais même ainsi on a l'embarras du choix. Les noms de Mmes Antipoff, Artus, Audemars, Descœudres, Giacomini, Jentzer, Lafendel — et je crains bien d'en oublier, et je ne dis rien de plusieurs élèves qui sont en passe de devenir des maîtres — n'évoquent-ils pas chacun un magnifique effort scientifique, pédagogique ou artistique ?

A deux pas de l'Institut, la Maison des Petits, dont les ambitions et l'effort sont symbolisés par des figures d'enfants baignés d'une lumière dorée. Les devises inspiratrices, les formules si frappantes par lesquelles les directrices ont résumé leur tâche telle qu'elles la conçoivent et les stades du développement de l'enfant ont, nous avons pu nous en rendre compte, retenu l'attention de beaucoup de visiteurs, que captivait également la richesse, presque exubérante du matériel exposé : jeux Discat dans leur ingénieuse variété, décorations inspirées par le Jeu des surfaces, travaux rattachés à l'histoire de la civilisation (le métier à tisser par exemple).

Dans le Groupe de l'Industrie enfin, l'Institut avait été invité à présenter une petite exposition des méthodes en usage pour la *sélection professionnelle*. M. Meili avait bien voulu se charger de cette tâche avec Mlle Gairing. Ils avaient, naturellement, tenu à faire appel à tous ceux qui, en Suisse, travaillent dans la même direction : l'Institut Psychotechnique de Zurich, Mme Baumgarten, M. Heinis notamment. En quelques mètres carrés se trouvaient là groupés des données statistiques, des échantillons de tests, des appareils d'examen qui pouvaient donner au non-initié une première idée de la raison d'être et des méthodes de cette branche nouvelle de la psychologie appliquée. P. B.

PARTIE PRATIQUE

CLASSES A TROIS DEGRÉS ¹

Comme mes collègues Ed. Perrenoud et Alf. P., j'ai été vivement intéressé par l'article de M. H. Jeanrenaud sur les classes à 3 degrés. Je remercie sincèrement ces trois collaborateurs pour avoir amorcé ce sujet si intéressant et... toujours un peu négligé.

En effet, on nous « bombarde » de moyens spéciaux, de « trucs » nouveaux pour enseigner telle ou telle branche, mais allez les appliquer tels quels dans nos classes à 3 degrés : il n'y a rien, ou presque rien à faire.

Nous sommes donc obligés de trouver la façon, le moyen de nous débrouiller nous-mêmes et de présenter nos sujets comme nous le pouvons, suivant le temps dont nous disposons pour chaque degré. Les leçons, dans ces classes-là, sont un peu écourtées, car il est matériellement impossible de leur consacrer le même temps que dans d'autres classes.

¹ Voir *Educateur* Nos 16, 17 et 18.

Dans une même heure, par exemple, ne faut-il pas donner une leçon d'histoire, de sciences naturelles ou géographie à un degré ; introduire une leçon d'arithmétique à chacune des 3 divisions d'un autre degré ; puis, toujours pendant la même heure, faire lire les tout petits et surveiller ceux de 8 ans qui font leurs calculs au boulier-compteur ou d'une autre façon ? L'heure suivante, c'est à recommencer avec d'autres leçons, dans de mêmes conditions. C'est en général 3 ou 4 leçons différentes qui se donnent simultanément et où le maître doit se *démener* d'une façon continue : il doit, par conséquent, se diviser, ou plutôt se multiplier, du commencement à la fin de la journée.

Quelle ligne de conduite doit-il tenir ?

Quelles recettes doit-il employer ?

Celles des classes d'application de l'École normale, où 3 élèves aidés d'un professeur se répartissent les leçons ? (Et encore ces classes-là n'ont-elles qu'un ou deux degrés.)

Celles puisées dans d'excellents manuels d'enseignement ? (Celles-ci sont pour nous inapplicables.)

Non !... M. Jeanrenaud a trouvé la solution, et la bonne. « La conduite de ces classes exige une pédagogie de liberté, d'invention, et surtout *d'activité*. »

Maintenant, je me bornerai à répondre aux questions de M. Perrenoud (*Educateur* 15 sept.) :

1. Il est de toute nécessité de donner un rapide coup d'œil aux travaux de nos jeunes bambins, même si cela nous dérange au milieu d'une leçon. L'enfant aime et désire que l'on voie ce qu'il a fait. D'autre part, cela stimule leur application et leur zèle.

Tout en continuant son exposé, on peut très bien voir le travail des petits, cela ne dérange que le maître, et pas ou presque pas la leçon. S'il y a ainsi légère perte pour les grands, il y a gros gain pour nos petits : il reste un bénéfice éducatif net.

2. Au 1^{er} degré, on peut facilement, sans aucune perte, ne faire qu'une division de français. (Il en reste encore assez ainsi.)

Lorsque nous commençons la 2^e ou la 3^e année du programme, il est évident que les jeunes arrivés au 1^{er} degré ont un peu de peine pour débiter, mais il n'y a qu'à les pousser un peu pendant l'été. Le chapitre du subjonctif, qui est leur plus grosse lacune, peut être repris chaque année, au début ; les « vieux » en auront toujours besoin.

Quant au II^e degré, c'est différent. Un enfant de 9 ans, 1^{re} année II^e degré, ne peut pas attaquer directement le programme de 2^e ou 3^e année. Il est ainsi nécessaire de créer une division spéciale pour cette classe d'âge. Les élèves de 2^e année, au contraire, peuvent aisément suivre le programme de 3^e année, puis celui de 2^e année l'an suivant, et vice versa. Ainsi, il n'y aura, au II^e degré, que deux divisions de français : 1^{re} et 2^e années et 1^{re} et 3^e années.

.....
A mon tour, je me permets de poser une question :

Comment pourrait-on s'y prendre pour vérifier les problèmes d'arithmétique résolus dans une leçon, d'une manière expéditive, tout en restant éducative ?

Cette question est très complexe dans nos classes, car un tel travail prend un temps considérable.

C. GRY.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

NOS ARBRES FRUITIERS

par

G. LAVANCHY et Ph. AUBERT,

attachés à la Station fédérale d'essais viticoles et arboricoles de Lausanne.

1 vol in-8° cartonné, illustré Fr. 4.50

Ce manuel, orné de 107 illustrations, vient à son heure. Dans la préface le D^r H. Faes, directeur de la Station, relève avec satisfaction l'intérêt considérable et nouveau porté aujourd'hui aux cultures fruitières dans notre pays. Mais nos arboriculteurs doivent encore beaucoup travailler pour éliminer les mauvaises variétés et propager les types de qualité, lutter contre les parasites qui diminuent fortement la valeur marchande du fruit, créer enfin une arboriculture fruitière commerciale qui puisse satisfaire les demandes.

Le volume de MM. Lavanchy et Aubert oriente nettement les agriculteurs dans cette direction et rendra à chacun de signalés services.

La première partie de l'ouvrage traite de la multiplication et de la formation des arbres fruitiers, de la création et de la plantation du verger et du jardin fruitier, des travaux à exécuter au cours de l'année, de la fumure, de la cueillette, de la manipulation et de la conservation des fruits.

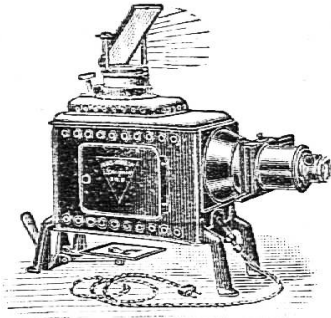
Dans la deuxième partie, les espèces fruitières sont étudiées par groupes ; fruits à pépins, fruits à noyaux, petits fruits, poirier, pommier, cognassier, pêcher, abricotier, prunier, cerisier, noyer, groseillier, cassis, framboisier, ronce américaine sont ainsi successivement passés en revue. Une liste des variétés recommandables pour notre pays suit la description de chaque espèce fruitière et donne les renseignements suffisants aux intéressés.

Un spécialiste connu et de longue expérience, M. C. Dusserre, chef de l'Etablissement fédéral de chimie agricole, a bien voulu collaborer à cet ouvrage. Nous lui devons un chapitre détaillé traitant de la fumure des arbres fruitiers.

La Station fédérale d'essais viticoles et arboricoles de Lausanne doit développer de toutes manières l'arboriculture fruitière dans les cantons de la Suisse romande et au Tessin, tout en gardant un contact étroit avec les Ecoles et Stations agricoles cantonales. De même les expériences diverses (fumure des arbres fruitiers, essais de taille et de pincement, lutte contre les insectes et les champignons, essais de nouvelles variétés) doivent se répéter dans les divers jardins fruitiers et vergers, tant fédéraux que cantonaux. Il était donc tout indiqué que la Station, qui a déjà fait donner tant de cours d'arboriculture dans le pays, confie à deux de ses techniciens la préparation d'un ouvrage d'arboriculture fruitière spécialement destiné à la Suisse romande.

Nous recommandons vivement « Nos arbres fruitiers » aux sociétés d'agriculture, de pomologie, aux écoles d'agriculture, enfin à tous ceux qui de plus en plus nombreux comprennent le revenu intéressant que peut constituer une arboriculture fruitière bien comprise. Comme pour l'achat des autres volumes agricoles, les membres des sociétés d'agriculture bénéficient d'un subside de 50 %.

H. F.



APPAREILS DE PROJECTIONS EPIDIASCOPES

dans tous les prix et exécution de premier ordre

Nouveau !

Nouveau !

NOVO - TRAJANUS - EPIDIASCOP

Exécution moderne. Travail insurpassable

Collection de nouvelles cartes pour Epidiascope
Géographie européenne et allemande

Catalogue gratuit

Catalogue gratuit

Ed. LIESEGANG, DUSSELDORF, Cases postales 124 & 164



Cahier de Documents commerciaux
avec ou sans classeur
et instructions pour remplir les formulaires
chez Otto Egle, maître secondaire, Gossau St-G.



Le Succès Pédagogique

c'est la

Méthode de Violon

de

FERDINAND KUECHLER

Jugez vous-même et demandez gratuitement un spécimen et les jugements des
compétences de la

Maison d'Édition : **HUG & Co, BALE**

POUR TOUT

ce qui concerne la publi-
cité dans l'Éducateur et le
Bulletin Corporatif, s'a-
dresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE RICHARD 3

LAUSANNE



L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

PIERRE BOVET
Florissant 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne

H.-L. GÉDET, Neuchâtel.

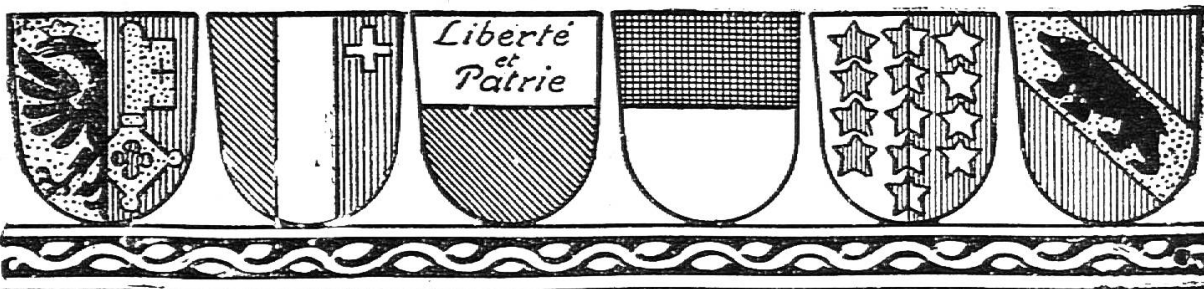
J. MERTENAT, Delémont.

R. DOTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & C^{ie}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL

VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'Éducateur : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute
demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne









VIENT DE PARAÎTRE :**LE BEAU VOYAGE
AUTOUR DU MONDE**

PAR LE

D^r FRÉD. BLANCHOD

1 vol. in-16 broché, illustré. Fr. 4.—



	Cahier de Documents commerciaux	
	avec ou sans classeur	
	et instructions pour remplir les formulaires	
	chez Otto Egle, maître secondaire, Gossau S.G.	



LA SOCIÉTÉ DE
BANQUE SUISSE
LAUSANNE

Capital et Réserves : Fr. 182.000.000

REÇOIT DES FONDS SUR
LIVRETS DE DÉPOTS au taux de 4%.